

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social assurant à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

N° 125
Décembre 2020

le libertaire

revue de synthèse anarchiste

Créé par Joseph Déjacque en 1858 aux U.S.A. (En Français), repris par Sébastien Faure en 1895.
Actuellement publié par le groupe Jules Durand et des individuels anarchistes.

Les politiciens ne sont que des pions

Aujourd'hui, la classe politique reçoit une attention qu'elle ne mérite pas. L'importance qui y est attachée est exagérée, ce qui s'explique en grande partie par l'intervention quotidienne des médias. La télévision, la radio, la presse, Internet, etc., sont en charge de créer une image de la classe politique dans laquelle elle est présentée au public comme celle chargée de prendre les grandes décisions, celle qui gouverne le pays. Cependant, tout cela ne cesse d'être une grande déformation de la réalité qui obéit à une intention politique claire qui n'est autre que d'encourager la participation politique de la population à travers les institutions mises en place par les joutes électorales mises en place de manière récurrente. Entre deux types d'élection, les gens n'ont pas le temps de souffler : municipales, régionales, présidentielle...sans compter les élections des parlementaires.

En pratique, nous sommes confrontés à un système de pouvoir incarné par l'État dans lequel les décisions importantes sont prises en coulisses par des personnes que personne ne connaît et que personne n'a choisi non plus. Il s'agit de l'élite dominante qui, en général, tend à se placer au-dessus des affrontements partisans, qu'elle les encourage et les utilise parfois pour atteindre ses propres fins. L'élite dirigeante est composée de ceux qui prennent les grandes décisions dans un pays comme ce sont ceux qui contrôlent les principales sources du pouvoir établi, ce qui leur permet d'agir avec une grande autonomie et avec une impunité particulière en n'étant responsable envers personne. Les hauts commandants militaires des armées, les chefs des services secrets, les hauts fonctionnaires des départements ministériels...bénéficient d'une large liberté de décision.

Le président d'un pays, les ministres des différents départements gouvernementaux, les députés d'un parlement ou les sénateurs ne sont pas ceux qui gouvernent la société, car ce ne sont pas eux qui prennent les décisions importantes. Au contraire, les décisions importantes, celles qui correspondent à la haute politique et qui affectent la vie et l'avenir de tout un pays, sont auparavant prises par d'autres personnes qui sont celles qui constituent l'élite dirigeante, le vrai gouvernement. Par conséquent, le véri-

table gouvernement ne se situe pas dans les institutions officielles établies par les textes constitutionnels, mais au contraire, il se trouve dans une zone d'ombre qui reste hors de vue du grand public. Nous vérifions plutôt que les représentants politiques d'un pays dépendent en tous points essentiels de ce gouvernement non élu.

Cela dit, il faut se demander quelle est la fonction de la classe politique. Dans la mesure où aucun système de pouvoir n'est soutenu exclusivement par l'usage de la force, mais a également besoin du consentement et de la collaboration de ses sujets, la fonction principale de la classe politique est de légitimer ledit système de pouvoir. Ainsi, l'élection périodique des représentants politiques sert cet objectif puisqu'une fois qu'ils occupent leurs fonctions dans les institutions, ils sont chargés de légitimer les décisions précédemment prises par l'élite dirigeante de l'Etat. De cette manière, le président vient légitimer ces décisions par sa signature, et il en va de même avec les représentants des parlements et du sénat, ou avec les responsables politiques des départements ministériels. La classe politique, alors, est chargée de ratifier lesdites décisions et de les doter de la légitimité correspondante qui les rend formellement valables en adoptant un caractère juridique. En pratique, la classe politique n'intervient pas dans les décisions importantes, tout au plus dans les questions mineures de peu d'importance. La capacité de décision de la classe politique est très limitée et se limite à des questions peu politiques, qui, étant donné leur nature, ne sont pas cruciales pour l'avenir du pays.

Avec ce qui précède, nous découvrons que le rôle de la classe politique est en pratique le même que celui des agents de relations publiques de toute entreprise. En ce sens, la classe politique est chargée de vendre au public les décisions prises par d'autres personnes, et de cette manière elle essaie de les rendre légitimes et acceptables. À ce stade, les médias de masse chargés de centrer et de cadrer l'attention du grand public jouent un rôle crucial, ce qui les conduit à surestimer l'importance de la classe politique, et surtout des institutions dont ils font partie, lorsqu'ils leur accordent une attention excessive. Ils sont, en bref, un instrument par lequel le système de domina-

tion facilite le travail de relations publiques de ses principaux agents politiques, qui ont ainsi un accès direct à la société dans son ensemble.

Les médias sont ceux qui sont chargés de construire l'imaginaire collectif en présentant la réalité en des termes adéquats aux intérêts et aux exigences du pouvoir établi. Cela se voit clairement lorsque les médias présentent la classe politique au grand public comme responsable de prendre les grandes décisions, et attribuent un rôle qu'elle ne joue pas dans la pratique, car il ne s'agit que d'une simple comparaison de l'élite dirigeante composée de commandants militaires, chefs des services secrets, policiers, technocrates etc. Naturellement, les membres de la classe politique participent avec grand plaisir à cette mise en scène préparée par les médias de masse, car ils attribuent ainsi des décisions qu'ils n'ont pas prises dans le but de continuer à diriger les institutions qu'ils représentent et de ne pas être déplacés par d'autres rivaux politiques.

En conséquence de ce qui précède, la politique en général constitue un jeu qui sert à mettre en scène des décisions prises et préparées par l'élite dominante qui compose le gouvernement de l'ombre, et d'autre part à valoriser des institutions qui en pratique n'ont pas de pouvoir et dont la fonction est de légitimer les décisions déjà prises. Si la réalité était présentée telle qu'elle est, et que la population était consciente que les politiciens n'ont aucune capacité de décision sur des questions importantes dans un pays, les institutions et la classe politique perdraient complètement tout leur prestige parce que la population leur tournerait le dos conscient de sa totale inutilité.

Les politiciens ne sont que des pions, des instruments au service de l'élite dirigeante, et en tant que tels, ils sont sacrifiés lorsque le capital politique qu'ils possèdent est entièrement fini ou amorti. Les luttes politiques partisans que certains politiciens mènent ne sont qu'une lutte pour occuper les positions de premier plan dans les institutions, et de cette manière ont accès à certains privilèges dont ils profitent personnellement et dont ils font bénéficier leurs clients. Cependant, les politiciens vont et viennent mais le système de pouvoir, qui est beaucoup plus large et a également un caractère impersonnel en raison de l'importance des règles qui le régulent et l'organisent, demeure,

et avec lui reste aussi son élite dirigeante. Cela explique qu'en dépit des changements qui se produisent dans les visages visibles de la politique, en particulier au niveau gouvernemental, la politique suivie est souvent la même. Les réformes se suivent et se ressemblent.

Par conséquent, la classe politique est simplement la courroie de transmission avec laquelle le gouvernement de l'ombre prend soin de donner légitimité et validité à ses décisions. La classe politique, en somme, est celle qui constitue ce lien entre la population et le système de pouvoir qui la gouverne, qui permet le consentement populaire de cette relation subordonnée ainsi que les mesures politiques adoptées dans les échelons supérieurs de l'ordre établi. Les processus électoraux servent à renouveler ce consentement et créent ainsi des légitimités successives qui confirment le système de pouvoir actuel avec son élite dirigeante. Tout cela est possible dans la mesure où la population fait confiance à la classe politique et aux institutions qu'elle représente.

La rupture du cercle vicieux décrit ci-dessus ne peut passer que par une tâche de démasquage du système établi, qui suppose en même temps la rupture de la collaboration avec ceux qui ne représentent en pratique que le système et son élite dominante. Cela signifie non seulement une abstention active, mais aussi tourner le dos aux politiciens et à leurs institutions, et travailler à l'auto-organisation populaire pour créer les moyens précis de renverser l'ordre établi. En définitive, seul un processus révolutionnaire de rupture de l'ordre constitué qui conduit à la destruction de l'Etat, et par conséquent à la disparition de la société de classe actuelle, est à même de changer les choses.

D'après Esteban Vidal



Ni dieu Ni maître Ni prophète

Les jeunes générations nous dépassent à toute vitesse. Cela ne les empêche pas de vivre dans une société où engrenages et automatismes dominent et castrent la plupart des individus. La machine sociale balise l'humain dans des passages, protégés par big brother, et de bureaucratie de vivre grandissante. Jouir sans entrave est une des seules perspectives et certitudes qui nous restent.

Nous sommes rétifs aux symboles qui unissent la croix, les minarets, les temples, la faucille et le marteau, le croissant vert ou rouge, les menhirs, les dômes, les cloches, les pas cloches... Ces fourre-tout qui s'entendent pour mieux nous contraindre, nous faire plier le genou et nous dominer. Pas question de s'incliner devant un dieu ou un dictateur.

Nous avons un besoin de séparatisme, pas celui de Macron, mais celui qui nous permettrait de créer un monde nouveau afin de sceller un pacte d'amitié et d'égalité entre les hommes et les femmes.

L'intelligence peut-elle arriver à résoudre les problèmes humains quand la connerie domine par essence ? La bêtise immortelle mène à tous les massacres, toutes les dictatures y compris celle du communisme.

Peut-on réconcilier des irréconciliables ? Avec des gens qui ne pensent pas mais qui calculent.

L'éducation, ce dressage qui ne dit pas son nom, est facilitée par un atavisme séculaire. Il y a des gens qui ont des siècles d'esclavage de la pensée derrière eux.

La société n'est pas responsable de tout mais de nombreux individus agissent et font des saloperies pour leur propre compte.

L'intelligence, c'est de la sensibilité cristallisée et nous refusons de céder à la désensibilisation en cours de la société. Les morts par dizaines, par centaines, par milliers ou millions, sont toujours des morts de trop. On ne pardonne pas et on n'oublie encore moins. La haine et le ressentiment ont un dynamisme phénoménal. On est rarement immunisé contre la rancune et il est moins important de perdre que de se perdre. La résignation n'est pas de notre famille. L'analyse nous guide ; c'est pour cela que nous exigeons l'égalité économique et sociale dans la liberté. De bonnes âmes se font accusatrices devant les pauvres qui se révoltent et parfois font acte de violence. Nous faisons parfois appel à la littérature car celle-ci définit mieux que des paroles militantes certains faits : « Cette ruée au pillage est une réponse naturelle d'innombrables consommateurs que la société de provocation incite de toutes les manières à acheter sans leur en donner les moyens. J'appelle « société de provocation » toute société d'abondance et en expansion économique qui se livre à l'exhibitionnisme constant de ses richesses et pousse à la consommation et à la possession par la publicité, les vitrines de luxe, les étalages alléchants, tout en laissant en marge une fraction importante de la population qu'elle provoque à l'assouvissement de ses besoins réels ou artificiellement créés, en même temps qu'elle lui refuse les moyens de satisfaire cet appétit. » (Romain Gary).

L'autre provocation, celle des caricatures par exemple, est une forme de légitime défense. Le militant s'érige en redresseur de torts : rage et hargne s'emparent des rebelles devant leur impuissance à régler un problème et inverser le cours des choses. La colère est mauvaise conseillère mais quand elle n'est plus que la seule solution, que faire. Attendre la désobéissance civile, la non-violence en attendant le retour de balancier car notre cerveau crie au secours chaque fois qu'une injustice se fait jour ou tout

simplement pour défendre ses droits.

La TV nous sert au 20 heures ses tonnes de bombes, de guerres, de viols, de cadavres, de misère, de migrants, de populations déplacées, de crève-la-faim... toutes horreurs qui ont un impact sur les consciences non avilies mais glissent dans l'indifférence avachie de la plupart des téléspectateurs. Les érudits appellent cela la fatigue compassionnelle.

D'autre part, pas de casseurs, pas de 20H. Les black blocs font du troc avec les policiers : pavés contre lacrymos et quand les enchères montent, pavés contre yeux crevés ou mains arrachées. Il faut bien faire peur aux manifestants. Le but du « maintien de l'ordre » consiste dorénavant à dissuader les gens de manifester. Rester chez vous ou votre intégrité physique pourrait en pâtir. Si ça continue, on trouvera Paris, toutes tripes dehors.

Les surenchères de la propagande politique, leur dévergondage du langage, leur inflation verbale, leurs superlatifs déconnectés du réel, leur magma dialectique nous font vomir ad nauseam.

Rien de ce qui est humain ne nous est étranger même si on s'exaspère souvent de ne pouvoir aider ce dernier ou remédier aux problèmes. Mais il existe aujourd'hui une casuistique qui vous dispense de laisser votre place assise à une personne âgée dans le bus ou de porter les courses d'un vieux monsieur à l'étage. Autres temps autres mœurs ; o tempora, o mores car nous lisons aussi des BD. La morale anarchiste nous conduit finalement à respecter les autres et à être finalement bien élevés.

Nous sommes des rêveurs invétérés cependant capables de percevoir la réalité. Nous sommes pour toutes les formes de la critique et de la contestation réfléchie, pour une société sans classes et pour l'universalité. Santé et anarchie.

Patoche (GLJD) – Groupe libertaire Jules Durand



Un scandale: 400 milliards pour les ventes d'armes et autres équipements militaires

Il n'y a pas d'État qui, au cours de son histoire, n'ait entaché son histoire de brutalités guerrières. Les conflits armés, menés entre puissances pour des intérêts économiques et politiques, n'ont jamais rien apporté de plus que la misère et la mort entre les peuples, tandis que les puissants ne meurent jamais ou ne mourront jamais sur un champ de bataille. Les planqués de l'arrière ont toujours existé. Cela a toujours fonctionné de cette façon, en envoyant des citoyens pour défendre un pays et des intérêts qui ne profiteront jamais à personne d'autres qu'aux riches. Mais laissons ici ces considérations classiques.

Aujourd'hui, nous continuons à voir la barbarie, d'une manière beaucoup plus complexe que jamais, avec plus de technologie militaire et d'armement sophistiqué. Une fois de plus, la science, au lieu de faciliter la vie de la population, est utilisée pour défendre les intérêts des États et de leurs classes supérieures. De cette manière, la guerre, soutenue par de grandes avancées technologiques, est devenue l'une des plus grandes entreprises des dirigeants. Ainsi, de nos jours, dans un monde semi-globalisé avec des armées puissantes et nombreuses, nous nous trouvons avec les plus grands exodes et génocides de l'histoire.

Nous sommes scandalisés quand nous voyons à la télévision les marées de réfugiés (Syrie, Birmanie/Rohingyas, Éthiopie, Yémen, Haut Karabakh...), les images des champs de bataille et leurs cortèges de morts, de mutilés, etc. Mais nous oublions que tout cela commence ici, chez nous, avec nos gouvernements élus et les entreprises qui fabriquent les armes qui servent aux combats de populations souvent lointaines. Non seulement des militaires participent au conflit armé et forcent la population à abandonner leurs maisons à cause des tirs de mortier mais ils martyrisent les plus faibles, notamment les femmes et les vieillards. La guerre, il faut le répéter, commence dans les usines de nos villes et villages, car il est clair que sans la vente d'armes, les guerres ne pourraient pas être menées.

Là où certains d'entre nous voient la tristesse et la mort, d'autres voient les affaires et les profits juteux ; et malheureusement tant qu'il y aura un marché là-bas, cela ne s'arrêtera pas. Les armes sont transportées d'ici aux pays acheteurs : Arabie Saoudite, Égypte... pays où les droits de l'homme sont bafoués. Macron a beau invité al Sissi et MBS comme Sarkozy a invité Kadhafi, les contrats d'armement priment sur les droits de l'homme et la paix.

La France fournit tout type d'armement à qui montre

ses biftons : navires de guerre, drones, de grenades, hélicoptères, avions, etc. Alors que la télévision nous divertit avec des séries de narcos, de policiers avec ses meurtres et de trafiquants en tout genre pour essayer de nous habituer à la violence, nous ne réalisons pas que d'excellents films ou documentaires de qualité peuvent être réalisés à des fins pédagogiques pour amener les gens à davantage d'humanité.

De nombreuses entreprises dans notre pays (Airbus, Thales, Dassault...) ont un contact direct avec la production d'armes militaires et d'autres y sont exclusivement dédiées. C'est ainsi que cela fonctionne, des conflits sont créés puis des armes sont vendues. C'est comme pour les pétards du 14 juillet, c'est en vente libre mais il ne faut pas les utiliser... A chacun ses responsabilités ; on diminue d'autant la culpabilité des États. Ces entreprises d'armement sont dirigées, comme toujours, d'hommes d'affaires sans scrupules, désireux de profiter finalement de la mort des autres et, d'autre part, d'ouvriers désireux de produire de la richesse pour leurs patrons ou actionnaires. Ouvriers de facto complices de la folie meurtrière pour d'autres habitants de «pays malheureux». Rien d'étrange dans le comportement des ouvriers puisque depuis qu'ils sont enfants, ils connaissent la culture du travail et ont appris à remplir leur frigo sans regarder celui d'à côté et les problèmes que cela peut engendrer.

Derrière tout cela se cachent, comme toujours, des banques, des entreprises et même une partie du système éducatif. Par exemple, dans les écoles d'ingénieurs, les étudiants apprennent également à concevoir des armes et lors des stages en formation professionnelle, on peut les envoyer dans des entreprises où sont fabriquées des armes. De même l'Éducation populaire est mise au pas en France avec notamment le S.N.U. : « Au fil de son institutionnalisation et de sa professionnalisation, l'éducation populaire s'est retrouvée à gérer pour le compte de l'État un nombre croissant de politiques publiques, ce qui s'est traduit par un double phénomène : une dépendance économique et une dépolitisation des pratiques. Cette dépendance s'est accrue à mesure que se développait une logique de financement par projets, conditionnant les moyens des associations à leur capacité à répondre aux appels d'offres des institutions. C'est sans doute cette situation de dépendance aux financements publics qui explique la collaboration des grosses structures à des projets comme le SNU ou la ratification de déclarations comme celle « contre le séparatisme ». (CQFD- Décembre 2020)

Quand l'Etat subventionne l'Education populaire, les associations, les syndicats...et que des milliers d'emplois dépendent de cette manne étatique, il s'assure de la paix sociale. On ne mord pas la main qui nous nourrit.

Finalement, nous sommes gouvernés par des personnes sans scrupules ; alors que le personnel politique et les gouvernants nous parlent de paix et de démocratie depuis leurs fauteuils, ce sont les complices de grands criminels : ceux qui participent aux massacres de civils dans des contrées déjà éprouvées souvent par la faim.

Parfois les médias nous bombardent de messages indiquant que d'affreux tyrans qui initient les guerres sont des êtres sans sentiments, voire des terroristes sans cœur ; mais ce sont nos avions qui bombardent les populations, nos armes qui tuent par milliers. L'industrie de l'armement, c'est un marché qui rapporte. En 2019, les ventes d'armes et autres équipements militaires ont avoisiné les 398 milliards d'euros, en augmentation de 8,5 % par rapport à l'année précédente. Les Français tirent leur épingle du jeu. En pourcentage, la plus forte augmentation des ventes annuelles d'armes – 105 % – revient à l'industriel français, Dassault Aviation. « Une forte augmentation des livraisons destinées à l'exportation d'avions de combat Rafale a propulsé Dassault Aviation dans le Top 25 pour la première fois », déclare Lucie Béraud Sudreau, directrice du programme Armement et Dépenses militaires, (Sipri).

La France « compense » son déclin économique par une augmentation de ses dépenses militaires intérieures considérables depuis le début des années 2010, mais aussi par une multiplication des activités militaires qui aguerrirent le matériel, et enfin par les multiplications de concessions à des pays dictatoriaux, pour continuer à vendre des armes, (Claude Serfati, économiste).

Cependant nous sommes tous égaux et personne ne devrait mourir pour les intérêts du capital.

Nous ne devrions pas le permettre! Ne laissons plus fabriquer d'armes! Nous savons tous que seuls les travailleurs sont capables de réaliser la production et eux seuls peuvent l'arrêter, car les patrons ne produisent rien et dans ce cas, en plus de s'accaparer les bénéfices, ils laissent derrière eux des milliers de cadavres. La solution pour la paix est entre nos mains. Si personne ne travaille pour nous, que personne ne décide pour nous !

Nous voulons marteler que nous sommes anti-guerre, c'est-à-dire anticapitalistes. Il faut chercher l'origine des problèmes pour les attaquer et trouver la solution. Le problème, c'est le capitalisme comme toujours, ce capitalisme avancé à un niveau de plus en plus sauvage, dévastateur, accompagné de nationalisme, une invention créée il y a de nombreuses années pour monter les peuples les uns

contre les autres et inciter les populations à la haine et à la guerre pour les intérêts de ceux qui sont ou deviennent riches, des Rastignac prêts à tout pour se faire du fric.

C'est ainsi que le système continuera à fonctionner tant que nous ne travaillerons pas pour aider tous les peuples à s'émanciper. Nous sommes internationalistes et aujourd'hui, comme toujours, la solidarité et l'éducation à la paix sont nécessaires. Organisons-nous et cessons d'être complices des guerres et de leurs meurtres! Aujourd'hui, ils meurent ailleurs mais demain il se pourrait que ce soit chez nous. Ils nous tueront avec un sourire.

Parallèlement, il existe une militarisation des policiers lors des manifestations de rue. Pour l'instant, ce sont des blessés, parfois gravement, qui sont à déplorer. Bientôt, nous pourrions avoir aussi des morts. On ne peut découpler les manifestations des problèmes sociaux. Combattons le capitalisme avec nos armes, celles de l'entraide, de l'égalité économique et sociale. Pour une société libertaire. C'est la seule alternative sociale crédible.

Micka (Groupe libertaire Jules Durand)



L'idée de Dieu a été adaptée et revitalisée selon les besoins du moment historique



L'athéisme de Bakounine est clairement l'héritier de Feuerbach. L'homme aurait attribué à Dieu, en matière de moralité, ce qui n'a qu'une origine sociale, historique et évolutive. Pour le philosophe anarchiste russe, la croyance religieuse est un produit de fiction de l'ignorance, développé et dogmatisé grâce aux théologiens et métaphysiciens. La critique de Dieu et de la religion faite par Bakounine apparaît étroitement liée à sa philosophie matérialiste et anti-autoritaire originelle ainsi qu'à ses idées sociales, puisque la relation que l'homme établit avec la divinité ne peut être comparée qu'à celle entre un esclave et son maître. De même, la hiérarchie sociale et politique est une conséquence logique de ce rapport de subordination à Dieu et à une classe privilégiée qui agit comme intermédiaire. La vraie moralité, le vrai amour, il ne peut se produire qu'entre égaux. Bakounine oriente sa critique vers ceux qui sont peut-être les trois piliers de la pensée religieuse, au moins monothéiste, qui sont Dieu, l'immortalité de l'âme et le libre arbitre, de sorte que sa contribution à l'athéisme moderne est incontestable. Dieu, appelé l'être suprême, est pourtant pour le Russe une abstraction, un être immobile et vide. L'homme s'est conduit à cette abstraction en établissant une différence, voire un conflit, entre le corps et l'âme. Bien sûr, l'âme n'est qu'un produit ou une expression du cerveau et d'autres facteurs liés au corps. Bakounine est évidemment moniste, il nie la possibilité d'une entité, morale ou spirituelle, indépendante du corps. L'homme religieux, est incapable de comprendre cela. Il a également fini par attribuer à l'univers une âme qu'il a appelée Dieu et a fini par adorer sa propre création, le produit de sa faculté abstraite. Le développement historique de la théologie a fini par transformer une fiction en un être omnipotent et absolu apparemment réel. Au lieu d'essayer de développer les qualités, les pouvoirs et les vertus qu'il découvrait en lui-même, l'homme les attribuait à Dieu. Quant au soi-disant libre arbitre, il n'est pour Bakounine rien de plus qu'une autre mystification historique d'origine religieuse qui aurait également atteint le juridique. On en déduit une telle chose si l'on comprend qu'il y a une infinité de causes précédant l'individu, qui est la conséquence de siècles de développement physique et social de son espèce, de son peuple et de sa famille transmis par héritage et déterminant sa nature particulière. La croyance en la divinité est l'abdication de la raison et de la justice humaines, le déni de la liberté au sens large et à tous les niveaux, comme le montrent ces mots qui transforment la maxime bien connue de Voltaire en: « Si Dieu existe, l'homme est un esclave; cependant, l'homme peut et doit être libre: donc Dieu n'existe pas. » (Bakounine-Dieu et l'État). Toute soumission de l'être humain à une force ex-

terieure est une perte de liberté et de dignité.

Emma Goldman reprendra l'héritage de Bakounine, dans lequel les idées d'amour et de justice élevées sur le terrain idéal de l'au-delà ont signifié son appauvrissement dans le monde terrestre, soulignant en même temps que l'idée de Dieu a évolué vers quelque chose de plus impersonnel: « une sorte de stimulus spiritualiste pour satisfaire les caprices et les manies de toute la gamme des fragilités humaines ». L'idée de Dieu a été adaptée et revitalisée selon les besoins du moment historique, la possibilité pour l'être humain d'être libre dépendra de son abandon. Si le théisme est la théorie de la spéculation, statique et immuable, l'athéisme est la science de la démonstration, qui doit produire une marche imparable vers la connaissance et la vie. La philosophie de l'athéisme pour Goldman suppose un concept du monde réel, contingent.

Sébastien Faure publie en 1926 un texte philosophique dont le titre exprime tout: Douze preuves de l'inexistence de Dieu. En raison de son importance pour l'athéisme moderne, nous nous arrêterons à l'œuvre de Faure, qui établit trois groupes dans ses arguments qui font allusion aux traits attribuables à la divinité: Contre le Dieu créateur, Contre le Dieu gouvernant ou la Providence et Contre le Dieu juste. Dans le premier groupe, il y a six arguments: la raison ne peut que rejeter l'hypothèse d'un être vraiment créateur, comme le rappelle l'aphorisme ex nihilo (En partant de rien, du néant) contrairement à la théologie chrétienne ultérieure. Même en acceptant ce qui précède, Dieu (l'immatériel, l'esprit pur) n'aurait pas pu créer le matériel car il y a une différence qualitative évidente; de la même manière, il ne peut pas y avoir de relation causale entre le parfait (l'absolu) et l'imparfait (le relatif, le contingent), donc une détermination entre les deux est impossible (Dieu n'existe pas ou n'est pas le créateur ou n'est pas parfait); un être supposé éternel, actif et nécessaire ne saurait alors être inactif ou inutile, ce qui est déduit d'un acte de création qui implique un principe ou une origine (sinon, il n'y a pas d'acte de création quand on comprend que l'univers est aussi éternel). L'idée d'immuabilité de Dieu est également bouleversée quand il comprend qu'elle a subi deux changements: il a voulu faire quelque chose, la création, et l'a exécutée par la suite (le désir de vouloir est déjà une modification, tout comme l'action ou la détermination); Il est entendu qu'il y a un but divin dans la création, mais il est impossible à l'homme de s'enquérir, alors peut-être qu'un tel but n'existe pas (ici, l'appel au mystère par la religion évitera toute complication).

Il y a quatre arguments présents dans le deuxième groupe. Le premier d'entre eux soutient qu'un créateur parfait ne peut être cru en n'étant pas compatible avec un gouverneur des mêmes caractéristiques, puisque les deux êtres sont catégoriquement exclus; la création originelle d'un être de génie ne peut avoir donné lieu à une œuvre qui exige la main d'un gouverneur, puisque son besoin signifie l'ignorance, l'incapacité et l'impuissance du créateur. Le second argument de cette série dit que la diversité des dieux atteste qu'il n'y en a pas, car s'il y avait un vrai Dieu, il manquerait de toute-puissance ou de bonté pour se révéler à tous également, deux des attributs qui lui sont attribués. Le troisième argument mentionne l'existence de l'enfer comme preuve que Dieu n'est pas infiniment juste ou miséricordieux, mais un inquisiteur farouche et implacable. Le quatrième et dernier argument de ce groupe insiste sur le problème du mal, dont l'existence dans le monde montre que soit Dieu n'est pas omnipotent en ne pouvant l'éradiquer, soit il n'est pas infiniment bon en ne voulant pas l'éradiquer.

Le dernier groupe d'arguments, dirigé contre un Dieu juste, rappelle que l'existence de l'homme est déterminée par ses conditions de vie, qui auraient été établies par la divinité. L'homme est, en fin de compte, esclave de Dieu et dépendant de lui, ce dont il ne peut guère être tenu pour responsable. Par conséquent, il ne peut y avoir de jugement, de punition ou de récompense pour quelqu'un qui n'est pas vraiment responsable. En s'érigeant en justicier, Dieu n'est rien de plus qu'un usurpateur qui s'approprie un droit arbitraire et l'utilise contre toute justice. Se fondant sur le dernier argument de la série précédente, Faure considère que Dieu est responsable des deux types

de mal; Le deuxième argument de cette série, et le dernier des douze, considère que Dieu viole les règles fondamentales de l'équité. Pour conclure une telle chose, on admet un instant que l'homme est responsable, mais en plaçant cette responsabilité dans les limites humaines évidentes. Le mérite ou la culpabilité que l'homme peut avoir, toujours limité et contingent, n'est pas conforme à la sanction et à la récompense, puisque les deux sont éternels (le ciel et l'enfer). Dans la conclusion de ses arguments, qui sont un bon condensé de ce qu'est la vision anti-autoritaire de Dieu, Faure invite chaque être humain à déclarer la guerre à cette idée surnaturelle et absolutiste qui le maintient soumis puisque les deux sont éternels (le paradis et l'enfer).

Dans cette revue de l'athéisme compris à partir d'une vision anti-autoritaire, il convient de rappeler les paroles de Bertrand Russell: «Dès que nous abandonnons notre propre raison et nous nous limitons à faire confiance à l'autorité, nos difficultés n'ont pas de fin. L'athéisme de cet auteur, bien que d'un point de vue scientifique il faut l'appeler agnosticisme, associe la croyance religieuse à une certaine vanité de l'être humain considéré comme le centre de l'univers. Russell nous invite à surmonter tous les mythes créés autour de la religion en commençant un chemin de connaissance qui commence par admettre nos propres peurs et toujours réfléchir rationnellement. La religion est sans équivoque associée au pouvoir à travers l'histoire.

Extrait de l'article « Athéisme contre pensée religieuse: la désacralisation comme liberté d'enquête », in *Germinal. Journal des études libertaires* n° 10.

Julien Le Pen, un lutteur syndicaliste et libertaire

Le livre de Sylvain Boulouque intéressera à plus d'un titre les syndicalistes d'aujourd'hui ou les militants ayant adhéré de très longues années dans les syndicats avant de les abandonner.

Julien Le Pen fut un militant prolifique et les nombreux textes publiés ici sous forme de recueil en attestent. Minoritaire durant sa vie militante, il eut de la constance pour rester fidèle à ses convictions syndicalistes révolutionnaires. Outre l'itinéraire d'un militant sincère et hors pair, l'intérêt historique de la publication du livre est bien de montrer l'incapacité du mouvement libertaire à faire face à la prise de pouvoir du Parti communiste dans la CGTU dès sa création, à éviter les subdivisions et morcellements des différentes sensibilités anarchistes campées sur leurs acquis d'avant 1914 et surtout à redevenir une force syndicale crédible face au réformisme de la CGT de Jouhaux.

Pour nous autres Havrais dont les anarcho-syndicalistes

de l'entre-deux guerres ont suivi la voie de l'autonomie « forcée » sans adhérer à la CGT-SR qui ne compta guère localement plus d'une quarantaine d'adhérents recrutés dans les rangs anarchistes, ce livre a une résonance particulière. Le Havre fut la place forte de l'autonomie syndicale en France de 1926 à 1936, date de la réunification syndicale.

Mais l'intérêt du livre réside beaucoup dans les arguments proposés alternativement par Le Pen et Besnard lors de la création d'une troisième CGT car l'un et l'autre avaient raison chacun à leur niveau. Et tort tous les deux au bout du compte.

Dans *Le semeur* d'août 1926, Le Pen évoque le péril fasciste, la situation économique et sociale d'une gravité exceptionnelle. Dans ces conditions, le fractionnement définitif du mouvement ouvrier est une faute lourde. De surcroît, la troisième CGT, poussée par l'A.I.T., sera d'esprit anarchique. Pour Le Pen, c'est une hérésie syndi-

cale « parce que le syndicalisme doit être accessible aux exploités révolutionnaires de toute tendance, le fractionnement des forces va à l'encontre des moyens et des buts du syndicalisme. Le rappel de la Charte d'Amiens suffit à convaincre les plus irréductibles ».

Sans nier la mise sous tutelle de la CGT et la CGTU par les politiciens et l'Etat, Le Pen pense que le syndicalisme n'est pas une sélection d'individus mais un ensemble d'individus que l'exemple, l'éducation, la propagande doivent instruire et améliorer pour les émanciper. Le choix d'entrer à la CGT demeure le moindre mal car cette dernière a gardé une structure syndicale et que la CGTU est appelée à se disloquer au vu de ses luttes intestines. La CGT a abandonné sa pratique mais non sa finalité ; les cadres et son esprit sont à changer mais il reste dans cette centrale la possibilité d'effectuer la tâche syndicale.

Et de manière prémonitoire Le Pen assène : « La troisième CGT créée, il n'y a pas de raison de douter qu'un jour, au sein de cette CGT, se formera une dissidence qui envisagerait, elle aussi, la création d'une quatrième CGT ». Et de conclure son article : « La troisième CGT tient plus d'une préférence particulière que de l'intérêt ouvrier ».

Pour Besnard, la roue réformiste continuera de tourner et les anarchistes qui militeront à la CGT seront broyés. La CGT marche vers ses nouveaux buts démocratiques qui n'ont rien à voir avec les buts révolutionnaires des libertaires...

Les libertaires se sont donc retrouvés dans les 3 CGT ou dans l'autonomie jusqu'à la réunification syndicale de 1936.

En quoi l'histoire peut-elle nous être utile aujourd'hui ?

Nous constatons que le syndicalisme s'est morcelé encore davantage que dans l'entre-deux guerres et que plus le syndicalisme se subdivise moins le nombre de syndiqués est élevé. Par conséquent, les syndicats, sauf exceptions, ne pèsent que très peu socialement parlant. Le rapport de force évolue de plus en plus en faveur du capital au détriment du travail. Au-delà de l'ex bande des cinq (CGT, CFTC, CFDT, FO, CGC) existent aujourd'hui en plus l'UNSA, les SUD, divers syndicats corporatifs ou régionaux (STC...) et plusieurs CNT qui se réclament plus ou moins de la CGT-SR...

Les libertaires investis dans les syndicats « réformistes » sont à la peine pour se faire entendre et servent souvent de caution démocratique à des directions syndicales qui fonctionnent sous perfusion financière de l'Etat avec un permanentat qui se dispense aisément d'une base syndicale. Besnard avait raison d'indiquer que la roue réformiste broierait les anarchistes non maîtres d'une structure syndicale.

Quant aux anarchistes qui militent dans des coquilles vides syndicales anarchisantes, ils donnent raison à Le Pen qui entrevoyait déjà les futures scissions de la CGT-SR c'est-à-dire les CNT d'aujourd'hui.

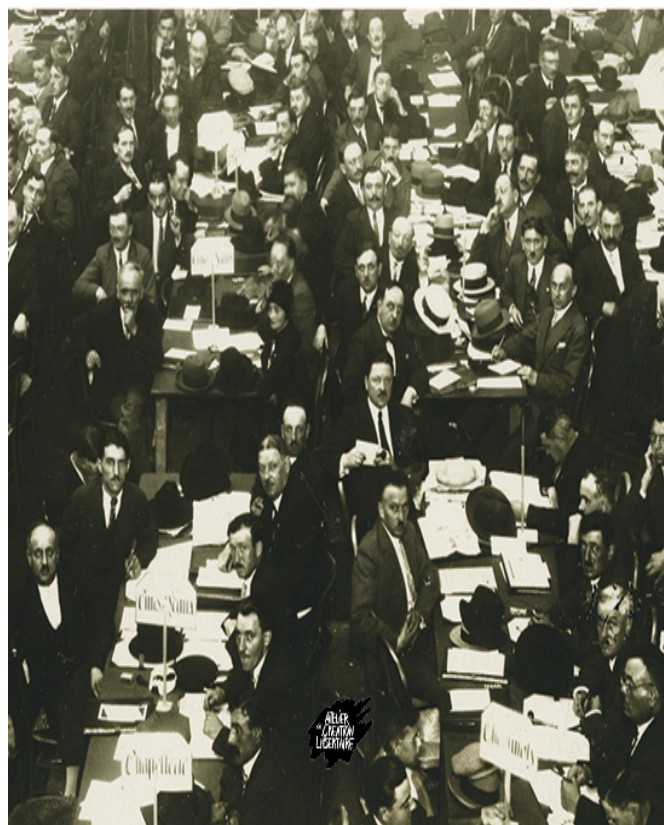
La question qui reste en suspens est : le syndicalisme est-il encore un vecteur d'émancipation sociale et peut-il retrouver son lustre d'origine notamment dans ses finalités?

Nous conseillons vivement la lecture du livre de Sylvain Boulouque. Les textes de Julien Le Pen sont parfois d'une étonnante actualité pour qui s'intéresse au syndicalisme révolutionnaire.

Patoche (GLJD)

Julien Le Pen un lutteur syndicaliste et libertaire

Sylvain Boulouque





Que signifie aujourd'hui être « prolétaire »?



Souvent les travailleurs ont la tête dans le guidon et pris dans les tâches quotidiennes, il ne leur reste finalement que peu de temps pour réfléchir au sens de la vie. Pourtant quelques questions simples sont à poser pour mieux appréhender le quotidien et le futur. Quel rôle m'a été réservé dans la société dans laquelle je vis? Quelle est ma condition? Quelles possibilités m'offre-t-il pour m'améliorer? Comment vais-je passer ma vie? Qu'est-ce que j'essaie de devenir? Que suis-je vraiment en train de devenir?

Si chacun de nous repensait sérieusement à ces questions, si les prolétaires les posaient les unes après les autres, la même classe ouvrière commencerait sûrement à se souvenir de sa propre existence, à se regarder et à s'interroger sur son propre changement, son changement de physionomie, de ses propres conditions et perspectives, de ce que nous endurons en tant que tel et de la manière dont cela contribue à notre propre sujétion. Sûrement la communauté isolée des opprimés dispersés à travers le monde reconnaîtrait une fois de plus aux visages des migrants qui la traversent non pas des parasites ou des envahisseurs, comme l'enseignent les nationalismes et les régionalismes, mais des alliés potentiels.

Que signifie aujourd'hui être « prolétaire »? Nous sommes confrontés à l'un de ces cas où les développements historiques ont rendu de plus en plus dense le sens immédiat d'un terme. Le prolétaire est, aujourd'hui comme hier, l'exploité, celui qui, travaillant toute sa vie, arrive avec difficulté et avec des sacrifices quotidiens, pour survivre et rien d'autre.

D'un autre côté, il semble évident à quiconque en subit les conséquences ou même regarde des statistiques, qu'au cours des dernières décennies et au niveau mondial, l'exploitation du prolétariat et le processus de prolétarianisation ont bondi en avant, enregistrant des accélérations qui ont démolé ce contrôle minimum que les classes ouvrières avaient gagné dans la seconde moitié du XXe siècle avec plusieurs cycles de lutte, et qu'elles ont plongé dans le statut de prolétariat de nombreuses personnes et familles qui avaient auparavant bénéficié d'un statut « bourgeois » et d'un niveau de vie plus aisé.

L'existence de chaque petit ou moyen bourgeois, comme celle de chaque prolétaire, pas très différente de celle des plus mal lotis parce qu'ils l'ont jeté en marge ou hors des confins de toute communauté, est aujourd'hui liée à des fils qui ne bougent pas, dont la trajectoire n'a aucun outil pour l'influencer.

L'inégalité croissante et déjà extrême dans la répartition des voies d'accès aux ressources, et l'usage effréné, destructeur et suicidaire que les appareils financiers et indus-

triels du monde entier poursuivent et obtiennent – et les États garantissent – avec la complicité en partie forcée et en partie équivoque par le conditionnement mental des consommateurs, elle menace et afflige aujourd'hui, objectivement, la grande majorité de l'humanité.

Prolétaires du monde entier: si la plupart d'entre nous continuent à laisser faire les manipulateurs ou, pire encore, s'ils les laissent devenir leur bourreau, en mettant leurs espoirs dans tel ou tel parti qui promet un bon gouvernement, le sort en est jeté et l'ordre des choses ne changera pas. D'un autre côté si l'employeur promet à ses employés la voie de l'émancipation sociale, dans tel ou tel État qui veille à protéger et à incarner leurs intérêts, ce sera une autre illusion et une amère déception quant à la possibilité d'une émancipation réelle qui ne peut être obtenu qu'avec une égalité économique et sociale sans Etat.

Exploités et opprimés de tout lieu et condition, nous commençons à nous reconnaître, à nous interroger sur notre condition et nos possibilités, sur ce qui nous différencie et ce qui nous unit, sur les nouvelles formes d'expropriation du savoir, du pouvoir et des «droits», d'exploitation et d'auto-exploitation, sur nos forces et nos faiblesses, et nous voyons dans toute la société des lieux où cela peut être fait.

Commençons par nous souvenir de ce qui était autrefois clair pour la plupart d'entre nous: entre quelqu'un qui vole quelque chose par faim dans un supermarché et le banquier qui affame le travailleur, qui est le vrai voleur? L'histoire de Jean Valjean est toujours d'actualité, toutes choses égales par ailleurs.

Nos vies sont à nous et elles valent plus que leurs profits. Remettre en perspectives les valeurs d'entraide et d'humanisme libertaire. S'adapter au complotisme ambiant et essayer de coller aux complotistes ne peut que favoriser l'extrême droite si habile sur les réseaux sociaux. Ne rien céder sur nos valeurs, nos pratiques, nos ambitions. Bref, rester révolutionnaire et préparer la révolution sociale et libertaire.

Micka (GLJD)

PS : pour répondre à la question d'un compagnon, s'il existe quelques libertaires parmi les universitaires que ce soit en France ou aux Etats-Unis, ce sont surtout des enseignants marxistes qui dominent le monde universitaire. Le marxisme cultive le culte des grands hommes comme l'analysait si bien David Graeber. Les anarchistes préfèrent intervenir dans différents secteurs en dehors des sectes de génies marxistes qui finalement ont été rejetées par l'Histoire comme facteurs d'émancipation.

Le capitalisme est consubstantiel de crises économiques récurrentes

Souverainistes, identitaires et bonimenteurs

Le bonimenteur est celui qui profite de la bonne foi et de la crédulité des autres pour son propre bénéfice, préendant la plupart du temps des compétences, des connaissances et des certitudes qu'il n'a pas. Autrement dit, c'est un charlatan, un vulgaire baratineur. Traduit de l'anglais, un charlatan est une personne pratiquant le charlatanisme ou un truc de confiance ou une tromperie similaire afin d'obtenir de l'argent, de la gloire ou d'autres avantages via une forme de prétention ou de tromperie. Bref une espèce de Rastignac intemporel.

Le but du bonimenteur n'est pas de fournir un service ou de résoudre un problème pour n'importe qui, mais, en prétendant une telle intention, de chercher à devenir un parasite et à s'enrichir à ses dépens. Le parasite est une personne qui vit dans l'oisiveté, aux dépens d'une communauté ou d'une autre personne.

Évidemment, le bonimenteur ne peut pas se présenter ouvertement comme un charlatan ou un parasite. Il doit simuler ou exagérer des aspirations, des passions et des sentiments qui lui sont généralement totalement étrangers ou vécus avec une intensité bien inférieure à celle qui se manifeste lors d'occasions publiques.

Les domaines privilégiés de la pratique du charlatanisme sont la politique, la religion, la médecine et la finance, en raison des énormes possibilités qu'ils offrent de vendre de la fumée et d'être soutenus par d'autres. Il n'y a pas de petits profits.

Parmi les charlatans, les moins doués et les plus discrédités sont normalement enclins à la politique, se mettant sans critique au service de toute cause et simulant une fidélité totale et un renoncement à elle, à moins qu'ils ne changent de chef, d'idée et de travail dès que l'occasion se présente. Nous connaissons tous des politiciens qui ont changé d'étiquette dès que le vent a tourné ou pour avoir une opportunité de réussir. D'anciens d'extrême droite sont devenus ministres : Madelin, Longuet, Devedjian... d'autres d'extrême gauche sont passés au PS : Cambadélis, Dray, Jospin, Weber... sans parler de l'inénarrable Mélenchon qui après avoir passé un quart de siècle au PS a fondé LFI. C'est vrai que chez les anarchistes, il n'y a pas de débouchés politiques sur le plan électoral. Arrivistes, passez votre chemin.

On a toujours dit que dans les classes aisées, le fils intelligent était destiné à l'entreprise familiale, tandis que le voyou se consacrait à une carrière ecclésiastique et que le bon à rien mais capable de tout était affecté à la politique.

Il peut sembler injuste et caricatural de généraliser de cette manière, et c'est peut-être le cas, mais il y a toujours un fond de vérité comme pour les légendes dans la répartition des rôles dans les familles de rupins. C'était valable sous l'Ancien Régime et c'est encore le cas sauf pour la curaille, enfin le bout de bois.

On a toujours l'impression, à en juger par les expériences récentes de pays comme l'Italie et les États-Unis, avec les Salvini, Trump et consorts, qu'il n'est pas loin de la vérité d'exprimer des jugements aussi sévères sur la qualité du personnel politique, tant au gouvernement que dans l'opposition. Il a été particulièrement efficace dans la confrontation politique à tout moment, en fait, simulant des sentiments patriotiques effrénés et s'identifiant aux racines nationales et identitaires et à la défense ou à la revendication de la souveraineté de son propre pays ou région.

Cette propension à mentir, à comploter, semble encore plus ancrée ces derniers temps, surtout mais pas exclusivement, dans les pays mentionnés, probablement en raison d'une certaine faillite de la pensée, d'un déclin mental ou de l'analphabétisme politique. Considérer Joe Biden comme un gauchiste a ses limites par exemple.

Le succès des pionniers et des promoteurs de cette façon confortable de profiter de l'ingéniosité des autres et de vivre comme un pacha à leurs dépens a plus que souvent produit un effet d'émulation et de compétition, et une prolifération aujourd'hui plus que jamais incontrôlable de partis et de mouvements dirigés par un tel groupe d'aspirants escrocs et de scélérats. Il n'est que de constater la guerre des egos lors des joutes électorales. Sans compter les petites manigances, arrangements entre ennemis pour l'assiette au beurre. Les candidatures à la prochaine présidentielle nous donnent le tournis (Jacline Mouraud, Mélenchon, Le Pen...).

Le secret du succès de tels sujets semble résider dans leur disposition à tout, c'est-à-dire à toute action, complicité, mensonge, arrogance, retournement de veste et trahison, que d'autres rejetteraient avec horreur et honte. Et, en effet, le secret de ces mouvements et de leurs dirigeants consiste généralement en un puissant soutien financier visant à obtenir le contrôle des partis, des médias, des votes et des campagnes électorales. Et plus on vote, plus on consolide leur butin, plus on se rend complice de leurs tromperies car les promesses n'engagent que ceux et celles qui y croient comme aurait dit un bandit politique bien connu. En ce qui concerne Jacline Mouraud, c'est une personne qui entend surfer ou plutôt récupérer une partie du mouvement des gilets jaunes. Même en faisant un petit score, cela lui assurera une rente politique.

La tâche des médias contrôlés est de transformer systématiquement les erreurs, les stupidités, les inexacitudes, les désastres, les attitudes grossières et les farces lexicales du leader au pouvoir en manifestations de grande capacité politique ou, selon les cas et les besoins, en décontextualisations, malentendus, erreurs de communication ou la mauvaise foi et la trahison d'autrui. Et les trahisons dans le milieu politique, ça pullule. Les Giscard, Baladur, Chirac, Sarkozy, Fillon en ont connu un rayon. Hollande supplanté par Macron aussi.

Le point a été atteint où, plus que jamais, l'ère contemporaine peut être définie comme l'ère de la post-vérité.

En réalité c'est principalement dû à la déformation constante de la réalité des faits par le pouvoir et le succès de nombreuses formations politiques et le charisme de leurs patrons, qui, non par hasard, passent pour être de grands communicants et parfois ils le sont vraiment. De véritables tribuns parfois comme Mélenchon.

Evidemment, la propagande de ce type de mouvement, pour réussir, doit nécessairement considérer les difficultés et les problèmes du peuple, recourant la plupart du temps à la pratique traditionnelle du bouc émissaire. La responsabilité de tout, de la pauvreté au chômage, en passant par la mauvaise qualité ou le manque de services publics, doit toujours incomber aux minorités marginalisées, aux migrants, aux pays étrangers...Le terrorisme islamiste, enfin les Mussolini de l'islam, le coronavirus parachèvent cette responsabilité.

Dans un tel contexte, la défense de la souveraineté et de l'identité se fera en empêchant la libre circulation des personnes et des biens entre les nations, et avec le retour

aux monnaies nationales et aux politiques douanières protectionnistes. C'est le souhait des souverainistes avec des variations saisonnières comme au FN avec l'euro.

Surtout en matière d'économie, de fiscalité et de finance, vous avez toujours une solution très simple à portée de main, même pour les problèmes les plus complexes et les situations les plus graves. Pour le retour à la prospérité et à des niveaux de développement élevés, le retour à la monnaie nationale, le redimensionnement drastique de la dette fiscale, le rétablissement de barrières douanières rigides et rigoureuses et l'expulsion des migrants vers leurs pays d'origine suffiraient. D'autant que les migrants sont des terroristes potentiels aux yeux de la plupart des gens, la cruelle actualité servant la cause des détracteurs de l'humanisme.

Bien entendu, pour recueillir le soutien et les votes des mécontents et des personnes en grande difficulté, il n'est pas nécessaire de signaler toutes les difficultés ou impossibilités objectives que comportent les mesures à adopter. Il suffit au moyen d'exemples simplistes d'effectuer des démonstrations qui n'en sont pas.

Le capitalisme, du fait de son évolution plus récente, semble être plus vulnérable et irrationnel, mais il s'agit certainement en grande partie d'apparence, et les transformations récentes n'ont fait que rendre son caractère naturel plus évident et plus marqué. Le capitalisme est consubstantiel de crises économiques récurrentes mais sa capacité à rebondir, sa résilience, semblent inaltérables... Mais l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Alors indépassable le capitalisme ?

Ti wi (GLJD)

Le projet politique de l'anarchisme (1)

L 1968 a ressuscité l'anarchisme puis depuis le tournant du millénaire, l'anarchisme a connu une reconnaissance et des sympathies de plus en plus nombreuses. Il a même été présenté comme le « mouvement révolutionnaire du XXIe siècle » dans un article largement diffusé de David Graeber et Andrej Grubačić en 2004 et, dans *Translating Anarchy*, un livre récent sur le mouvement Occupy Wall Street basé sur des entretiens avec nombre de ses organisateurs. Mark Bray soutient que les idées anarchistes étaient la force idéologique derrière cela. Les projets anarchistes (livres, magazines, foires, organisations diverses de propagande...) se sont également considérablement développés au cours des vingt dernières années. Ce sont toutes de bonnes nouvelles.

Simultanément, le néolibéralisme jouit d'une domination absolue, le fossé entre les riches et les pauvres se creuse chaque jour, les guerres continuent de semer la

dévastation, la surveillance de la population a dépassé les niveaux orwelliens et rien ne semble pouvoir arrêter la destruction écologique du monde tel que nous le connaissons. Si l'ordre en place est menacé de manière significative, ses agents sont des fondamentalistes religieux, des néo-fascistes ou, au mieux, des mouvements de gauche tournés autour de partis populistes et de dirigeants charismatiques. Même si les anarchistes veulent défendre les éléments libertaires dans les révoltes des printemps arabes ou aux Etats-Unis dans le black lives matter, on peut se demander si les anarchistes autoproclamés ont réellement joué un rôle significatif dans ces événements. Bref, malgré des soubresauts de révolte à tendance libertaire, l'anarchisme semble plus exclu que jamais de la perspective générale du monde. Dans cet esprit, le moment semble le plus propice pour réfléchir à notre place sur la scène politique et examiner nos forces et nos faiblesses.

Qu'est-ce que l'anarchisme?

Dans les temps postmodernes, il est devenu courant de renoncer aux définitions, prétendues prisons de nos pensées. Cela épuise le sujet. Les définitions ne sont clairement que des outils de communication. Elles ne peuvent prétendre capturer l'essence d'un phénomène donné. Une définition pratique est basée sur des critères spécifiques: l'origine d'un terme et son étymologie, son utilisation et son changement de sens dans le temps et sa cohérence terminologique au sein du système linguistique que nous utilisons. C'est ainsi que la définition proposée de l'anarchisme qui suit, doit être comprise.

L'anarchisme est avant tout la tentative d'établir une société égalitaire qui permette le développement le plus libre possible de ses membres individuels. L'égalitarisme est la condition préalable nécessaire pour que ce développement de la liberté soit accessible à tous et pas seulement à quelques privilégiés. La seule limitation est de permettre le libre développement des autres. Bien que des limites claires ne puissent être tracées ici (où finit la liberté d'un et celle de l'autre?). Cela ne veut pas dire qu'elles ne peuvent pas être négociées. Cela étant dit, les anarchistes se réfèrent toujours à ce que disait Bakouneine : « Je ne suis vraiment libre que lorsque tous les êtres humains qui m'entourent, hommes ou femmes, sont également libres. La liberté d'autrui, loin d'être une limite ou une négation de ma liberté, en est au contraire la condition nécessaire et la confirmation. Je ne deviens vraiment libre que par la liberté des autres, de sorte que, plus nombreux sont les hommes libres qui m'entourent, et plus étendue et plus large est leur liberté, plus étendue et plus profonde devient la mienne. [...] Ma liberté personnelle ainsi confirmée par la liberté de tous s'étend à l'infini. »

Les libertaires ont la conviction que la mise en place d'une société égalitaire permettant un libre développement individuel dépend d'acteurs politiques qui mettent immédiatement en pratique les valeurs essentielles de cette société recherchées dans leurs modes d'organisation. Aujourd'hui, cela s'appelle souvent la politique préfigurative. Cela implique qu'aucune dictature du prolétariat, aucun chef bienveillant et aucune avant-garde bien intentionnée ne peuvent ouvrir la voie à la société désirée; les gens doivent le faire pour eux-mêmes. C'est une différence énorme avec les marxistes et notamment les courants staliniens et trotskystes. En outre, les gens doivent développer les structures nécessaires pour défendre et préserver cette société. Autogestion, soutien mutuel, entraide, gestion directe, fédéralisme libertaire sont des notions incontournables pour les tenants de l'anarchisme.

L'origine de l'anarchisme en tant que mouvement politique ainsi défini remonte à la question sociale en Eu-

rope au milieu du XIXe siècle. Proudhon en a creusé les fondations, « notre père à tous ». Les anarchistes faisaient partie de l'Association internationale des travailleurs, mieux connue sous le nom de Première Internationale, avec les forces politiques qui deviendraient plus tard les sociaux-démocrates, d'une part, et les marxistes, de l'autre (La Jurassienne représentera le courant anti-autoritaire après l'exclusion des anarchistes de l'A.I.T. par Marx). Nous considérons cette origine comme importante et nous considérons l'anarchisme comme faisant partie de la tradition du socialisme (à lire les articles des Temps nouveaux de Jean Grave pour conforter ce point de vue). Nous sommes opposés à l'idée de définir l'anarchisme comme une philosophie, une éthique, un principe ou un mode de vie plutôt que comme un mouvement politique. Même si l'éthique n'est jamais bien loin des principes anarchistes. Une attitude existentielle est une chose; l'organisation du changement politique en est une autre. Sans diffusion de ses idées, sans propagation appropriée et sans connexion directe avec les exploités, l'anarchisme est facilement réduit à une idée noble. L'anarchisme ne doit plus se cantonner à des positions ancrées dans une tour d'ivoire mais retrouver l'oreille du peuple. En même temps, l'anarchisme n'est pas seulement une lutte de classes anti-autoritaire. Il est beaucoup plus large et comprend des activités allant de la création de centres sociaux à la défense de l'environnement, en passant par la conception de modes de production ou de transports alternatifs par exemple.

La dimension préfigurative de l'anarchisme a toujours inclus des questions qui ne correspondaient pas à une définition étroite du socialisme: les préoccupations alimentaires, sexuelles (cf Emma Goldman), ainsi que les questions d'éthique personnelle.

Le projet politique de l'anarchisme basé sur le communisme libertaire doit s'articuler sur une dimension synthésiste : l'individu est la base de tout (c'est pour cela que nous sommes individualistes), l'organisation syndicale permet la gestion directe des entreprises fédérées de bas en haut ainsi que la répartition de la production (c'est pour cela que nous sommes anarcho-syndicalistes sur le plan de l'organisation), la Commune devra s'occuper des services publics et faire contrepoids à d'éventuelles dérives du syndicalisme (c'est pour cela que nous sommes communistes libertaires).

(A suivre) Ti wi (GLJD)





La signification de l'anarchisme



Suite de la conférence anarchiste

Pierre Kropotkine (1842-1921)

Alors que Bakounine a contribué à créer l'anarchisme révolutionnaire au cours de la dernière décennie de sa vie, Pierre Kropotkine a contribué à le développer au cours de cinq décennies. Comme Bakounine, il est né dans l'aristocratie russe, mais il était aussi un scientifique de renommée mondiale, en particulier un géographe. De même, il rejeta ses antécédents d'élite et, bien que lisant Proudhon alors qu'il était en poste en Sibérie, il ne devint anarchiste que lors d'un voyage en Suisse en 1872. De retour en Russie, il participa au mouvement populiste montant avant d'être arrêté et emprisonné. Il s'échappa en 1876 et s'exila, devenant rapidement un membre actif du mouvement en France et dans le Jura suisse. En raison de son écriture et de sa rédaction pour *Le Révolté*, il est arrêté en France et après « le spectacle lyonnais » de 1883, emprisonné. La pression publique a assuré sa libération en 1885 et l'année suivante, il a été de nouveau exilé, cette fois en Grande-Bretagne où il est resté jusqu'à son retour en Russie après la Révolution de février 1917.

Pendant son temps dans le mouvement, il a écrit de nombreux livres anarchistes qui sont rapidement devenus des classiques: *Paroles d'un Révolté* (1885), *La conquête du pain* (1892), *La Grande Révolution, 1789-1793* (1909) et *Science moderne et Anarchie* (1913). Cependant, il a également produit de nombreux ouvrages sur la science populaire et d'autres sujets, notamment: *Dans les prisons russes et françaises* (1887), *Champs, usines et ateliers* (1898), son autobiographie *Mémoires d'un révolutionnaire* (1899) et probablement son œuvre la plus célèbre, *L'Entraide* (1902).

Pourtant, cela ne représente qu'une fraction de ses écrits, car il était l'auteur de nombreux articles et brochures dans des journaux libertaires tels que *Le Révolté*, *La Révolte*, *Les Temps Nouveaux* et *Liberté* (en fait, la plupart de ses livres anarchistes étaient des recueils d'articles de journaux). Il a également contribué régulièrement à des revues grand public, le plus souvent au dix-neuvième siècle, un important mensuel libéral britannique.

Une sélection complète de ses ouvrages – livres, brochures et articles – se trouve dans l'anthologie *Action directe* contre le Capital.

Aide réciproque- Aide mutuelle

Comme indiqué, *L'Entraide* est l'œuvre la plus célèbre de Kropotkine – bien qu'il semblerait que certains qui prétendent l'avoir lu ne parviennent pas à lire au-delà du titre (même la lecture du sous-titre démystifierait de nombreuses fausses notions à ce sujet: Un facteur d'évolution). Comme il l'indique clairement, il s'agit d'un ouvrage délibérément unilatéral car il s'agit d'un «livre sur la loi de l'entraide, considéré comme l'un des principaux facteurs de l'évolution – pas du tout facteurs d'évolution et leurs valeurs respectives. » Ainsi, plutôt que de voir la nature comme une grande fête de l'amour hippie, il a vu que «la guerre de chacun contre tous n'est pas la loi de la nature. L'entraide est autant une loi de la nature que la lutte mutuelle. En tant que tel, il est, comme Kropotkine s'efforce de le souligner, tout à fait dans la tradition darwinienne. Il est basé sur la «survie du plus apte» (pour reprendre l'expression d'Herbert Spencer) car il soutenait que «les animaux qui acquièrent des habitudes d'entraide sont sans aucun doute les plus aptes» et que «la vie en société est l'arme la plus puissante dans la lutte pour la vie. »

L'entraide (coopération), en bref, profite aux individus et assure la survie de leur progéniture car elle permet «le maintien et le développement ultérieur de l'espèce, ainsi que le plus grand bien-être et la jouissance de la vie pour l'individu, avec le moins de gaspillage d'énergie. » Cette position, il faut le souligner, est devenue un élément standard de la sociobiologie moderne, même si elle est généralement attribuée à Robert Trivers et qualifiée d'«altruisme réciproque» plutôt que d'entraide. Pourtant, les arguments sont les mêmes – même en ce qui concerne le mécanisme d'application par lequel les non-coopératifs sont «traités comme un ennemi, voire pire» (pour reprendre les mots de Kropotkine).

Syndicats, Soviétiques, Assemblées

Kropotkine, comme beaucoup de penseurs anarchistes, souffre plus que sa juste part de malentendus et, malheureusement, de distorsions délibérées. L'un des plus évidents est le tableau qui le représente comme une sorte de saint anarchiste, le gentil défenseur de la coopération et – pour ceux qui sont vraiment ignorants – du pacifisme.

Il est difficile de savoir comment quiconque connaît ses idées pourrait suggérer cela, car même l'entraide n'ignore pas la lutte des classes. En effet, il s'agit d'un aspect clé de son exposé sur l'évolution sociale et dans sa discussion sur la société moderne, il indique «l'extension et la force des organisations ouvrières» comme un exemple d'«entraide», qui est «constamment pratiquée par» les syndi-

cats et grévistes. Pourtant, comme nous le savons tous, ne pas être familier avec les idées de quelqu'un n'avait jamais empêché les critiques de jaillir sur eux.

N'oublions pas, car l'aide mutuelle de Kropotkine permet aux individus et aux espèces de s'épanouir dans un environnement hostile et il n'est donc pas surprenant qu'il ait soutenu que la classe ouvrière devait s'organiser collectivement pour résister à l'environnement hostile du capitalisme. En tant que tel, il était un partisan du syndicalisme – le syndicalisme révolutionnaire – avant et après que le mot ait été inventé dans les années 1890. Ainsi, pour le citer de 1881, «pour faire la révolution, la masse des ouvriers doit s'organiser, et la résistance et la grève sont d'excellents moyens par lesquels les ouvriers peuvent s'organiser [...] Ce qu'il faut, c'est construire des associations de résistance pour chaque métier dans chaque ville [...] pour fédérer à travers la France, pour fédérer au-delà des frontières. Il a résumé la position anarchiste révolutionnaire dans son entrée légitimement célèbre sur l'anarchisme pour Encyclopédie Britannica :

«Les anarchistes ont toujours conseillé de prendre une part active dans les organisations ouvrières qui mènent la lutte directe du travail contre le capital et son protecteur – l'État.

«Les syndicats», alors « les organes naturels pour la lutte directe avec le capital et pour l'organisation de l'ordre futur», mais il a aussi reconnu l'importance d'organisations similaires, comme les conseils ouvriers (soviets), qui se sont formés spontanément au cours des luttes sociales. Ainsi, nous le trouvons lors de la Révolution russe de 1905 affirmant que «le Conseil ouvrier [...] nous rappelle beaucoup le Comité central qui a précédé la Commune de Paris de 1871, et il est certain que les travailleurs de tout le pays devraient s'organiser sur ce modèle [...] ces conseils représentent la force révolutionnaire de la classe ouvrière. Les anarchistes ont été la première tendance à voir le potentiel des soviets comme un moyen de combattre et de remplacer l'État.

Pourtant, Kropotkine ne s'est pas limité à l'organisation industrielle. Il voit également la nécessité des assemblées communautaires et les place au cœur de son récit de 1909 sur la Grande Révolution française. Ainsi les «assemblées générales des sections [...] éduqueront chaque citoyen politiquement [...] La force que cela [...] a donné à la Révolution [française] se comprend aisément» et ainsi la «conquête de la liberté doit commencer dans chaque village et chaque ville.

Alors que la spontanéité était un facteur de changement social, Kropotkine était bien conscient que les anarchistes avaient un rôle à jouer pour aider à créer ce qu'il appelait «l'esprit de révolte». Notre rôle était d'encourager l'action directe et l'auto-organisation car, comme il le disait dans son dernier livre *Science moderne et Anarchie* (1913):

«Quels moyens l'État peut-il fournir pour abolir ce monopole [capitaliste] que la classe ouvrière ne pouvait trouver dans ses propres forces et groupes? [...] Sa machine gouvernementale, développée pour la création et le maintien de ces privilèges [capitalistes], pourrait-elle maintenant être utilisée pour les abolir? La nouvelle fonction ne nécessiterait-elle pas de nouveaux organes? Et ces nouveaux organes n'auraient-ils pas à être créés par les travailleurs eux-mêmes, dans leurs syndicats, leurs fédérations, complètement en dehors de l'État?

Inutile de dire que Kropotkine – comme tous les anarchistes – était conscient qu'une société anarchiste ne pourrait jamais apparaître comme par magie. En effet, il a explicitement dénoncé ce qu'il a appelé à juste titre «l'erreur d'une» Révolution d'un jour ». La révolution était un processus, pas un événement, et doit avoir deux caractéristiques clés pour être un succès.

Premièrement, l'expropriation des moyens de vie – la terre, les lieux de travail, le logement, etc. Il était convaincu qu'une révolution réussie signifiait que les travailleurs «n'attendent pas les ordres d'en haut avant de prendre possession de la terre et du capital. Ils les prendront d'abord, puis – déjà en possession de terres et de capitaux – ils organiseront leur travail. Seulement cela «créerait la situation où chacun peut vivre en travaillant librement, sans être obligé de vendre son travail et sa liberté à d'autres qui accumulent la richesse par le travail de leurs serfs». Deuxièmement, l'abolition de l'État: «La commune de demain [...] écrasera l'État et le remplacera par la Fédération.»

Créer un monde digne des humains prendrait du temps car de nombreux héritages de la société de classe ne peuvent être supprimés instantanément. Donc pas de révolution «du jour au lendemain»:

«Un soulèvement peut renverser et changer un gouvernement en un jour, tandis qu'une révolution a besoin de trois ou quatre ans de convulsion révolutionnaire pour arriver à des résultats tangibles [...] si l'on doit s'attendre à ce que la révolution, dès ses premières insurrections, ait un caractère communiste, il faudrait renoncer à la possibilité d'une révolution ».

L'essentiel était la création d'une nouvelle organisation sociale basée sur de nouveaux principes libérateurs, car «pour faire une révolution, il est [...] nécessaire qu'après les soulèvements, il y ait quelque chose de nouveau dans les institutions. Permettre l'élaboration et l'établissement de nouvelles formes de vie. » D'où la nécessité de créer des fédérations de syndicats, de soviets et d'assemblées communautaires. Inutile de dire qu'en dépit des mythes marxistes, il a reconnu – comme tous les anarchistes – que la classe capitaliste ne disparaîtrait tout simplement pas, d'où la nécessité d'organiser «la protection mutuelle contre

l'agression, l'entraide, la défense territoriale» sous la forme d'une fédération de milices ouvrières.

Communisme libertaire

Alors que Kropotkine est le plus célèbre défenseur du communisme anarchiste – ou libertaire –, il n'a pas inventé l'idée – Joseph Déjacque a soulevé l'idée dans les années 1850 et elle s'est développée au sein de l'aile fédéraliste de la Première Internationale pendant que Kropotkine était emprisonné en Russie.

Il faut dire que le communisme anarchiste n'a rien à voir avec l'Union soviétique ou avec les autres régimes fausement appelés «communistes». En effet, comme d'autres anarchistes, il a été l'un des premiers critiques du bolchevisme et a fait valoir que la Révolution russe a simplement montré «comment ne pas introduire le communisme» pour les «vices habituels de chaque État centralisé qui rongent cette administration, la masse du peuple est exclue de la reconstruction, et les pouvoirs dictatoriaux des bureaucrates communistes, loin d'atténuer les maux, ne font que les aggraver. Plutôt qu'un système étatiste centralisé, travailler et être véritablement libérateur, «Le communisme [...] doit résulter de milliers d'actions locales séparées [...] Il ne peut pas être dicté par un organe central: il doit résulter des innombrables besoins et désirs locaux.

Donc, si l'Union soviétique n'était pas le communisme, qu'est-ce que le communisme? En termes simples, c'est un système économique qui reconnaît que les besoins ne sont pas assimilés à des actes (non pas que le capitalisme récompense les gens en fonction de leur travail, je parle ici de socialisme). Bref, elle est basée sur la célèbre maxime «De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins». Comme l'a fait valoir Kropotkine, «la femme qui allaite son bébé et passe des nuits blanches à son chevet, ne peut pas faire autant de travail que l'homme qui a dormi paisiblement». De même pour les enfants, les malades et les personnes âgées – les besoins de tous doivent être considérés plutôt que d'enregistrer mécaniquement et froidement la quantité de travail qu'une personne a dépensée.

Outre l'équité et la justice, Kropotkine considérait le communisme (libertaire, bien sûr) comme le système économique le mieux placé pour développer l'individualité et les capacités personnelles car «sans le communisme, l'homme ne pourra jamais atteindre ce plein développement de l'individualité qui est, peut-être, le désir le plus puissant de tout être pensant. Le «communisme», alors, «garantit la liberté économique mieux que toute autre forme de groupement car [...] il peut garantir à tous le bien-être et même le luxe en ne demandant à l'homme que quelques heures de travail par jour au lieu de toute la journée.» Cela reste une vision inspirante.

Errico Malatesta (1853–1932)

J'en viens maintenant à mon anarchiste mort préféré, Errico Malatesta. Comme Kropotkine, membre de la Première Internationale et communiste anarchiste, il est né dans la classe moyenne italienne et a rejeté ses antécédents pour devenir anarchiste en 1872. En tant que militant de premier plan, il a été emprisonné à plusieurs reprises en Italie et, par conséquent, vivait principalement en exil et était actif au niveau international – notamment en Italie, en Argentine, en Grande-Bretagne et en Amérique. Il n'est retourné en Italie qu'en 1919 lorsque le Biennio Rosso a commencé. Malatesta a joué un rôle si actif dans les événements que le gouvernement italien l'a arrêté ainsi que plus de 80 autres anarchistes et syndicalistes en 1921. Déclaré non coupable par un jury, il a quitté la prison pour faire face à la vague montante de violence fasciste. Face à l'indifférence – sinon à l'hostilité pure et simple – des marxistes italiens (sociaux-démocrates ou communistes), il a plaidé pour un front uni contre la montée du fascisme et avec sa victoire, il a été placé en résidence surveillée par Mussolini.

Bien qu'il soit un penseur important et clair, sa vie aventureuse a signifié qu'il n'a jamais écrit un livre sur l'anarchisme. Il a écrit de nombreux pamphlets anarchistes, y compris *Entre paysans* (1884), *l'Anarchie classique* (1891) et *Au café – Conversations sur l'anarchisme* (1897). Il a résumé ses idées dans *Un programme Anarchiste* (1919) qui était une déclaration politique de l'Union anarchiste italienne. Il a également édité et contribué à de nombreux journaux, dont *La Question Sociale*, *L'Associazione*, *Volontà*, *Umanità Nova* et *Pensiero e Volontà*.

Les contributions de Malatesta à l'anarchisme sont doubles.

Premièrement, alors qu'il était communiste libertaire, Malatesta reconnaissait les limites de ce que l'on pourrait appeler l'anarchisme avec des adjectifs – la préoccupation étroite d'une doctrine économique préférée.

Il y a de nombreuses raisons à cette position, notamment le paradoxe de prôner le communisme libre pour tous, peu importe. Comme il l'a noté, «le communisme libre et volontaire est ironique si l'on n'a pas le droit et la possibilité de vivre dans un régime différent, collectiviste, mutualiste, individualiste – comme on le souhaite, toujours à condition qu'il n'y ait pas d'oppression ou d'exploitation des autres. » De plus, l'avenir ne peut être prédit, on ne peut pas se battre pour le moment et donc «[ce n'] est pas bon pour nous, pour le moins, de sombrer dans des conflits sur de simples hypothèses.» Il n'y avait donc pratiquement «aucune raison de se scinder en petites écoles, dans notre empressement à trop insister sur certains traits [...] de la société du futur, trop éloignée de nous pour

nous permettre d'envisager tous ses ajustements et combinaisons possibles. »

D'où la nécessité d'un «anarchisme sans adjectifs», qui signifiait être orienté vers les moyens et non orienté vers les fins. Les anarchistes devaient «s'entendre sur les voies et moyens, et aller de l'avant». Cela signifiait qu'il travaillait avec les collectivistes espagnols car ils partageaient ses idées sur le travail au sein du mouvement ouvrier plutôt qu'avec les anarcho-communistes espagnols qui partageaient sa vision de la meilleure forme d'une future société libre. «Le sujet», alors, «n'est pas de savoir si nous accomplissons l'anarchie aujourd'hui, demain ou dans les dix siècles, mais que nous marchons vers l'anarchie aujourd'hui, demain et toujours.

Deuxièmement, il a souligné la nécessité pour les anarchistes de s'organiser en anarchistes pour influencer la lutte des classes. C'est ce qu'il appela le Parti anarchiste, une expression que la plupart des anarchistes rejetteraient aujourd'hui, mais par laquelle il entendait simplement une fédération de camarades partageant les mêmes idées travaillant pour convaincre les autres à leurs idées.

Malatesta, à juste titre, considérait ce que nous faisons maintenant comme la clé plutôt que comme des visions d'un monde meilleur. D'où la nécessité de construire un contre-pouvoir à la hiérarchie car «la résistance du peuple est la seule limite fixée sur l'intimidation des patrons et des dirigeants». Cela signifiait que la tâche du parti anarchiste était claire:

«Nous devons travailler [...] pour éveiller l'esprit de révolte et le désir d'une vie libre et heureuse. Nous devons initier et soutenir tous les mouvements qui tendent à affaiblir les forces de l'État et du capitalisme et à élever le niveau moral et les conditions matérielles des travailleurs.

«Seule la liberté ou la lutte pour la liberté peut être l'école de la liberté», a soutenu Malatesta et «si nous attendons de plonger dans la mêlée jusqu'à ce que le peuple porte les couleurs communistes anarchistes, nous courrons un grand risque de rester des rêveurs éternels. » Pour que l'anarchie soit une possibilité, alors, «les anarchistes [...] doivent s'efforcer d'acquérir une influence écrasante afin d'attirer le mouvement vers la réalisation de nos idéaux. Mais une telle influence doit être gagnée en faisant plus et mieux que les autres. En bref:

«La tâche de la minorité consciente est de profiter de la situation même pour changer l'environnement d'une manière qui rendra possible l'éducation de tout le peuple.»

Cela signifiait que les anarchistes devaient s'organiser en anarchistes, que «nous devons approfondir, développer et propager nos idées et coordonner nos forces dans une action commune». Et il avait parfaitement raison.

Rudolf Rocker (1873–1958)

Notre dernier libertaire ce soir est Rudolf Rocker. Né dans la classe ouvrière allemande, il était initialement social-démocrate et est devenu anarchiste en 1890. Il, comme de nombreux anarchistes européens (dont Kropotkine et Malatesta), s'est installé à Londres en 1895 et s'est rapidement impliqué dans le mouvement ouvrier juif britannique. Son activisme et d'autres ont culminé avec la grande grève de 1912 contre le système de « transpiration » et les actions de solidarité qui ont aidé les dockers à remporter une victoire significative.

Comme presque tous les anarchistes, il s'est opposé à la Première Guerre mondiale et a finalement été interné pendant celle-ci avant d'être expulsé vers l'Allemagne après sa fin. Il a joué un rôle de premier plan dans le mouvement syndicaliste allemand en plein essor et a été membre fondateur de l'Association syndicaliste révolutionnaire internationale des travailleurs en 1922. La montée des nazis l'a vu fuir de l'Allemagne en 1933 et il est arrivé aux États-Unis pour continuer son écriture et son activisme.

Écrivain prolifique de livres anarchistes, malheureusement seuls quelques-uns sont en anglais: *Nationalism and Culture* (1933), *the classic Anarcho-Syndicalism: Theory and Practice* (1937), *Pioneers of American Freedom* (1947) and the autobiography *The London Years* (1956). Il a également écrit de nombreux articles pour des journaux comme *Arbeter Fraint* et *Freedom* et des brochures telles que *Prinzipienerklärung des Syndikalismus* (1920) et *Der Bankrott des russischen Staatskommunismus* (1921).

Rocker est surtout connu comme l'auteur de ce grand ouvrage d'introduction *Anarcho-syndicalisme: Theory and Practice*, un livre que Noam Chomsky cite régulièrement et a fourni une préface pour sa réimpression de 1989. Cela peut donner la fausse impression que l'anarcho-communisme et l'anarcho-syndicalisme sont en quelque sorte radicalement différents ou opposés. En effet, les diatribes léninistes contre l'anarchisme affirment généralement que le syndicalisme est précisément cela et est en contradiction avec l'anarchisme «individualiste». C'est un non-sens comme le montrent la vie et les idées de Rocker: il était syndicaliste parce qu'il était un communisme (libertaire). En fait, il rappelle dans son autobiographie comment «les livres de Kropotkine ont influencé tout mon développement, ont façonné toute ma vie». Comme indiqué, Kropotkine – comme Bakounine – avait préconisé ce qui est devenu connu sous le nom de syndicalisme depuis le début de leur vie anarchiste.

Rocker, comme de nombreux anarchistes, a souligné la nécessité de construire le nouveau monde tout en combattant l'actuel, car «ses idées sociales ne sont pas seulement quelque chose à rêver pour l'avenir. Si elles veulent dire quoi que ce soit, elles doivent être traduites dans notre vie

quotidienne, ici et maintenant; elles doivent façonner nos relations avec notre prochain. Cela, par nécessité, signifiait que l'auto-activité et l'auto-organisation étaient les seuls moyens de parvenir à une société libre:

«L'action directe est toute méthode de guerre immédiate des travailleurs contre leurs oppresseurs économiques et politiques [...] non seulement un moyen de défense des intérêts économiques immédiats [...] aussi une formation continue pour leurs pouvoirs de résistance».

Et comme Malatesta, il a vu la nécessité pour les anarchistes de travailler ensemble le cas échéant car ils avaient plus en commun que les différences: «toutes les idées de mutualisme, de collectivisme ou de communisme étaient subordonnées à la grande idée d'éduquer les gens à être libres et à penser et travailler librement. » Une autre contribution importante, pour laquelle il est redevable à Kropotkine, est une prise de conscience claire du pouvoir et de la nécessité d'espérer dans la réalisation d'un changement social (qu'il s'agisse de réformes ou de révolution):

«Le pire, mieux c'est» était basé sur une hypothèse erronée. Comme [...] «Tout ou rien», qui a amené de nombreux radicaux à s'opposer à toute amélioration du sort des ouvriers [...] au motif que cela détournerait l'esprit du prolétariat, et le détournerait de la voie qui mène à l'émancipation sociale. C'est contraire à toute l'expérience de l'histoire et de la psychologie; les personnes qui ne sont pas prêtes à se battre pour l'amélioration de leurs conditions de vie ne sont pas susceptibles de se battre pour l'émancipation sociale. Les slogans de ce genre sont comme un cancer dans le mouvement révolutionnaire ».

D'où le besoin pressant pour les libertaires de travailler et d'encourager les mouvements populaires, notamment le mouvement ouvrier. Cela était particulièrement important lorsque l'on examinait le sort du mouvement ouvrier lorsqu'il a embrassé les tactiques et l'idéologie marxistes. Rocker a simplement déclaré l'évidence quand il a noté la différence entre (in) action politique et syndicalisme:

«La participation à la politique des États bourgeois n'a pas rapproché le mouvement ouvrier d'un cheveu du socialisme [...] Le socialisme a été presque complètement écrasé et condamné à l'insignifiance».

Le parlementarisme avait «détruit la croyance en la nécessité d'une activité socialiste constructive et, pire que tout, l'impulsion à l'auto-assistance, en inoculant aux gens l'illusion ruineuse que le salut vient toujours d'en haut». Si vous remettez en question cette analyse, je dirais humblement que vous n'avez pas prêté attention.

Rocker a également eu raison de souligner que la lutte de classe était plus qu'une question économique. Refusant ceux qui prétendent que les libertaires sont indiffé-

rents aux questions et aux droits politiques, il a soutenu que «le point d'attaque dans la lutte politique réside, non dans les organes législatifs, mais dans le peuple. Les droits politiques « sont imposés aux parlements de l'extérieur. Et même leur promulgation dans la loi « n'est aucune garantie» car les gouvernements sont toujours «enclins à restreindre [...] les droits et libertés [...] s'ils s'imaginent que le peuple n'opposera aucune résistance ». Cela signifie qu'une action directe est nécessaire pour résister à l'oppression politique et sociale tout autant qu'à l'exploitation sur le lieu de travail.

Le socialisme, pour les libertaires, n'est «pas une simple question de ventre plein, mais une question de culture qui devrait mobiliser le sens de la personnalité et la libre initiative de l'individu; sans liberté, cela ne conduirait qu'à un capitalisme d'État lugubre qui sacrifierait toute pensée et tout sentiment individuel à un intérêt collectif fictif. Ainsi, les libertés sociales et le développement individuel sont des questions socialistes et ne peuvent être reportés dans un avenir lointain mais conquis aujourd'hui car ils sont un moyen clé pour encourager une révolution sociale et assurer son succès.

Comme Kropotkine et Malatesta, Rocker a vu à la fois l'espoir produit par la révolution russe et sa dégénérescence en dictature bureaucratique du parti capitaliste d'État. Tout comme Malatesta a joué un rôle clé dans la proche révolution en Italie après la fin de la Première Guerre mondiale, Rocker a pris part aux événements similaires en Allemagne et a vu la révolution espagnole de 1936 exprimer l'anarchie en action. Cette révolution sociale, bien que finalement écrasée entre les forces du fascisme et du stalinisme, a montré que les ouvriers et les paysans espagnols, «en prenant la terre et les installations industrielles sous leur propre direction», avaient fait «le premier et le plus important pas sur la route au socialisme» et « a prouvé que les ouvriers [...] sont capables de continuer la production et de le faire mieux que beaucoup d'entrepreneurs avides de profits . »

La signification de l'anarchisme

Nous sommes maintenant en mesure de définir le sens de l'anarchisme.

C'est, fondamentalement, simplement la liberté au sein de la libre association. Elle est basée sur la liberté qui signifie libre association et égalité au sein des associations auxquelles vous adhérez, sinon la liberté se réduit à la sélection des maîtres. Ceci, à son tour, signifie l'autogestion car ceux qui sont touchés par les décisions doivent les prendre et nous le créons en appliquant la solidarité et l'action directe est notre lutte quotidienne contre l'oppression et l'exploitation aujourd'hui.

Une telle société nécessitait une économie dans laquelle la propriété est indivise mais son utilisation est divisée. En d'autres termes, celle basée sur la socialisation (ou libre accès) des moyens de vie basée sur les droits d'usage (ou la possession) remplaçant la propriété privée et les hiérarchies qu'elle crée. Une telle société ne peut être qu'une société basée sur le fédéralisme, ancrée dans la décentralisation (pour que les gens contrôlent leur propre vie) et décentralisée autour de groupes et de fédérations fondés sur une démocratie fonctionnelle dans les lieux de travail comme dans les communautés.

Bref, le socialisme libertaire.

Conclusions

Certains peuvent, malgré l'héritage positif de l'anarchisme et la confirmation par les événements, suggérer que nous sommes des rêveurs. Eh bien, pour ma part, je préfère les rêves anarchistes aux cauchemars capitalistes. Comme l'a dit Rudolf Rocker:

«Les gens peuvent [...] nous appeler des rêveurs [...] Ils ne voient pas que les rêves font aussi partie de la réalité de la vie, que la vie sans rêves serait insupportable. Aucun changement dans notre mode de vie ne serait possible sans rêves et rêveurs. Les seules personnes qui ne sont jamais déçues sont celles qui n'espèrent jamais et n'essaient jamais de réaliser leur espoir.»

La question à laquelle vous devez réfléchir est de savoir s'il faut emprunter la voie non parcourue ou descendre, encore une fois, des impasses étatistes. Après tout, nous avons eu maintes et maintes fois des radicaux nous exhortant à participer aux élections et à maintes reprises,

nous avons vu le même résultat: leur adaptation au statu quo comme les anarchistes l'avaient prédit. De même, comme l'a noté Rocker, «le développement social a en fait pris la voie de la centralisation politique. Comme si c'était une preuve contre Proudhon! Les maux du centralisme, que Proudhon prévoyait clairement et dont il décrivait de façon si frappante les dangers, ont-ils été surmontés par ce développement? Ou les a-t-il surmontés lui-même? Non! Et mille fois non! Ces maux ont depuis augmenté à un degré monstrueux.

Ainsi, plutôt que de répéter les mêmes vieilles demandes du passé, nous devrions apprendre de l'histoire plutôt que de la répéter. Prenons, par exemple, l'arnaque des chemins de fer privatisés. Oui, il est compréhensible que les gens appellent à la renationalisation mais ce n'était guère idéal et donc, peut-être devrions-nous considérer la suggestion de Kropotkine selon laquelle «ce serait une bonne tactique d'aider les syndicats à entrer temporairement en possession des entreprises industrielles [...] pour vérifier la nationalisation de l'État.» L'anarchisme offre de vraies solutions aux vrais problèmes, des solutions qui comprennent que remplacer les patrons par des bureaucrates n'est ni un réel changement ni quelque chose pour inspirer l'action.

Ce qui signifie que nous avons un choix clair: l'anarchie en action ou l'inaction politique? Car Malatesta avait raison, nous devons «soutenir toutes les luttes pour une liberté partielle, car nous sommes convaincus que l'on apprend par la lutte, et qu'une fois que l'on commence à jouir d'un peu de liberté, on finit par vouloir tout.

Nos dirigeants savent que cela est vrai: quand le ferons-nous?



Le Libertaire
Internet : <http://le-libertaire.net/>
E-Mail : julesdurand.lehavre@gmail.com
Adresse postale: Groupe d'Etudes Sociales du Havre et environs- BP 411- 76057 Le Havre CEDEX
Directeur de la Publication : Olivier Lenourry
Numéro de commission paritaire en cours

A vos plumes

Le libertaire accueille amicalement l'apport artistique, les études sociales, culturelles et économiques des lecteurs et lectrices
Envoyez vos articles au Libertaire. par Mail julesdurand.lehavre@gmail.com